

Les usages de cocaïne basée à Toulouse

Focus du dispositif TREND - Guillaume Sudérie - 2013

Introduction	2
Contexte et situation sur le site.....	2
Observation au sein de l'espace festif	5
Usagers opportuniste et usager réguliers.....	6
Perception différenciée entre Crack et Free-base	7
<i>Différence au niveau du ou des produit(s) chimique(s) qui sert à fabriquer la base ou le crack.....</i>	<i>7</i>
<i>Différence entre crack et base issue du procédé de fabrication de la cocaïne.....</i>	<i>8</i>
<i>Des représentations extrêmement floues.....</i>	<i>8</i>
Observation au sein de l'espace urbain	9
Usagers	10
<i>La figure classique du cracker reste à la marge.....</i>	<i>10</i>
<i>Les figures traditionnelles consomment aussi de la cocaïne basée</i>	<i>10</i>
Multiples dénominations de la cocaïne basée.....	11
Conclusion : le « crack » de province, un nouveau modèle ?	12

Introduction

Deux sphères de consommation bien distinctes de cocaïne basée coexistent en France depuis les années 1990 : celle où ce produit, acheté déjà basé, circule sous la dénomination « crack » et celle où, acquis sous forme classique de poudre (chlorhydrate) puis basé avant consommation, apparaît sous l'appellation « free-base »¹.

Dans le cadre de cette investigation, nous considérerons donc selon la définition préalablement donnée que le crack est de la cocaïne vendue déjà basée alors que le free-base est acheté sous forme chlorhydrate puis basé avant consommation.

Cette note s'articule à la fois sur les données collectés par le pôle TREND de Toulouse depuis 10 ans, sur les focus réalisés sur ce thème en 2011 et 2012 auprès des informateurs habituels du programme et sur la rencontre d'usagers de cocaïne basée qui ont été reçus en entretien.

Sur ce dernier point, s'il a été relativement facile de recruter des usagers de « free-base », il a été relativement plus compliqué d'interroger des usagers de « crack ». Tous les usagers de crack qui ont répondu à l'enquête sont des polyconsommateurs avec des co-dépendances aux opiacés.

Contexte et situation sur le site

L'ensemble des études actuelles indiquent que dans le cas du « crack », la cocaïne basée est consommée au sein d'une population très marginalisée, évoluant dans le nord-est parisien et, depuis 2008 environ, dans la zone limitrophe du département de la Seine-Saint-Denis. Le phénomène nouveau depuis 2009 réside dans l'extension à de nouveaux sites hors de la région parisienne (Toulouse, Rennes, Metz), de l'usage du crack, vendu ouvertement sous cette appellation, en dépit de la mauvaise réputation de ce produit. Il est probable que le prix relativement bas de ce produit facilite sa diffusion par une accessibilité par son adaptation au processus de compulsion et de craving. La représentation du « crack » est celui d'une « drogue du pauvre », qui serait constituée de « déchets » ou de « résidus » de la cocaïne².

Quand il s'agit du « free-base », la cocaïne basée est consommée par une population bien différente, composée, pour l'essentiel, de personnes évoluant dans le cadre de l'espace festif alternatif ou dans des cercles sociaux proches de celui-ci. En effet, l'usage du free-base a connu des évolutions marquantes au cours des vingt dernières années, qui ont conduit à sa diffusion dans des groupes sociaux qui se cantonnaient auparavant à un usage de cocaïne en poudre administrée par voie nasale. Contrairement au crack, la représentation du « free-base » est celle d'un produit « pur » : l'adjonction d'ammoniaque ou de bicarbonate lors du mélange artisanal permet de « libérer la base » en supprimant tous les produits de coupe

¹ Escots (S), Reynaud-Maurupt (C), Cadet-Tairou (A), « La cocaïne et la diffusion de ses usages », in : Costes (JM), *Les usages de drogues illicites en France depuis 1999 vus au travers du dispositif TREND*, Saint Denis, OFDT, 2010, 51-61.

² Reynaud-Maurupt (C), Hoareau (E), *Les carrières de consommation de cocaïne chez les usagers « cachés » : dynamique de l'usage, conséquences de la pratique et stratégies de contrôle chez des consommateurs de cocaïne non connus du système de prise en charge social et sanitaire et des institutions répressives*, Saint Denis, OFDT, 2010, 273 pages, p.212-217.

existant dans la poudre³. Les analyses actuelles pondèrent les représentations des usagers sur ce point. La première base est ainsi souvent réalisée pour vérifier le degré de pureté du produit acheté sur le marché clandestin.

Sur le site, depuis 2009, la récurrence des citations indiquant des consommations de **crack** a interpellé les observateurs. L'émergence d'un marché du type de celui décrit dans le Nord-Est parisien ou son acculturation en province a été au centre des dernières investigations.

Comme le souligne les travaux du GRVS, au début des années 2000, Decorte⁴ montre que les usagers « insérés » de cocaïne loin des dispositifs de prise en charge ont une expérience de la cocaïne basée et cela à rebours des études menées dans les années 90⁵.

En France, l'étude de Catherine Reynaud (GRVS) qui s'est intéressée aux carrières de consommation et aux parcours sociaux de 50 consommateurs de cocaïne inconnus du système de prise en charge sanitaire et social et du système judiciaire pour leur usage de cocaïne⁶ allait dans le même sens. Le profil type de l'utilisateur de cocaïne qui maintient une pratique strictement festive, un contrôle de sa consommation et un usage par voie nasale est à nouveau précisément décrit par cette enquête. Néanmoins, ce profil d'utilisateur peut aussi s'inscrire dans des parcours de consommation plus chaotiques, porteurs de nombreuses conséquences négatives aux plans économiques, mais aussi psychologiques et sociales. Ces difficultés en lien avec l'usage de cocaïne sont étroitement en lien avec la diffusion des usages de free-base dans cette population. Cette étude montre ainsi la forte porosité qui existe entre la diffusion des pratiques festives de la cocaïne par voie nasale et la diffusion des usages de « free-base » dans des milieux sociaux de plus en plus diversifiés. En d'autres termes, il apparaît primordial de ne pas construire des catégories à priori différenciant les usagers de cocaïne chlorhydrate et les usages de cocaïne basée. Il semble plus opportun de s'intéresser aux parcours de consommations des usagers et leurs évolutions dans le temps.

Parallèlement aux constats concernant l'usage de free-base, les études indiquent que la vente de crack (déjà vendu sous forme de caillou prêt à fumer) se concentre sur des territoires bien délimités. En dehors de quelques cas ponctuels de vente dans des capitales de Province⁷, ce marché concerne le nord-est parisien et, depuis 2008, la zone limitrophe du département de Seine-Saint-Denis. Les DOM sont quant à eux très touchés depuis les années 1980, du fait de leur proximité avec les zones de production (Antilles et Guyane)⁸. Les saisies de crack, de faible ampleur, concernent pour les trois quarts (78 % en 2008) les Antilles et la Guyane⁹.

³ Ibid.

⁴ Decorte (T), *The Taming of cocaine*, Bruxelles, VUB University Press, 2000, 499 pages.

⁵ Reynaud-Maurupt (C), Hoareau (E), 2010, Ibid p.20

⁶ Reynaud-Maurupt (C), Hoareau (E), *Les carrières de consommation de cocaïne chez les usagers « cachés » : dynamique de l'usage, conséquences de la pratique et stratégies de contrôle chez des consommateurs de cocaïne non connus du système de prise en charge social et sanitaire et des institutions répressives*, Saint Denis, OFDT, 2010, 273 pages.

⁷ Cadet-Taïrou (A), Gandilhon (M), Lahaie (E), Chalumeau (M), Coquelin (A), Toufik (A), *Drogues et usages de drogues en France. Etat des lieux et Tendances récentes en 2007-2009. Neuvième édition du rapport national du dispositif TREND*, OFDT, 2010, 281 pages, p.179.

⁸ Charles-Nicolas (A), Lacoste (J), Ballon (N), « Le point sur l'addiction à la cocaïne et au crack », *Annales Médico-Psychologiques*, 167, 2009, 504-507.

⁹ Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants (OCRTIS), *Les grandes tendances de l'usage et du trafic illicite de produits stupéfiants en France*, Extrait du rapport annuel 2008. 2009, Nanterre: OCRTIS. 23 ; Cadet-Taïrou (A), Gandilhon (M), Lahaie (E), Chalumeau (M), Coquelin (A), Toufik (A), 2010, op. cit., p. 162.

En Martinique, on estime le nombre d'usagers de crack à environ 2 000 personnes, soit une prévalence de 5 pour 1 000 habitants dans la population totale, mais de 1% dans la tranche d'âge des 15-44 ans¹⁰.

L'étude ENa-CAARUD 2008 conduite auprès des files actives fréquentant les centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques permet de visualiser l'implantation localisée du crack en France¹¹.

Tableau 1. Part des usagers de drogues fréquentant les CAARUD déclarant consommer de la cocaïne basée, sous forme de crack (achetée déjà basée) ou de free-base (basage après achat), 2008 (en %)

	Guyane/Antilles	Ile de France	Autres régions métropolitaines*
Nombre d'individus (N)	124	700	2 314
Cocaïne basée	87,0	45,9	11,0
Dont crack	83,9	43,4	4,9
Dont free-base	21,2	5,7	7,8

Note : tous les pourcentages sont apportés à l'ensemble des usagers des CAARUD

Source : ENa-CAARUD 2008, OFDT

*L'analyse des données des personnes affirmant consommer du crack en Province révèle des profils superposables aux « free-basers » et non aux crackers : il s'agit soit de consommations occasionnelles survenues lors de déplacements, soit de l'emploi du mot crack pour parler de free-base.

Même si depuis 4 ans le phénomène est en évolution, il apparaît clairement que la situation de Toulouse comme celles des autres grandes de ville de provinces est très différentes de celles de Paris ou de la Martinique en la matière. A Toulouse, les observations ethnographiques indiquent que la majorité des usagers de cocaïne basée sont très peu en lien avec les dispositifs de réduction des risques et de prise en charge. De même, les professionnels de ces dispositifs indiquent que même si ces populations font une demande auprès d'un dispositif, celles-ci concernent très rarement leur consommation de cocaïne basée.

A Toulouse, les profils des usagers de cocaïne basée sont donc multiples. La figure classique du « cracker » peut être observée, mais elle reste à la marge. Les usagers de « cocaïne basée » sont d'abord des usagers de cocaïne, quelque soit le milieu et l'espace d'observation¹². Ce sont :

- soit des usagers repérés durant les ethnographies dans l'espace festif, très exceptionnellement par les dispositifs de réduction des risques,

¹⁰ Observatoire de la Santé de la Martinique, CIRDD Martinique, *Enquête CAME, Crack à la Martinique : état des lieux*, 2008, 64 pages, p. 13.

¹¹ Cadet-Tairou A, « Les usagers précaires de cocaïne et de crack », in : Pousset M (sous la direction de), *Cocaïne : données essentielles*, OFDT, 2012, 232 pages, p.87-94.

¹² Seule exception sont les typologie de consommateurs de « crack » classiques repéré à la marge sur le site.

- soit des usagers de drogues qui utilisent la cocaïne basée dans leurs polyconsommations décrits par l'ethnographie mais aussi par les professionnels du sanitaire et de la réduction des risques.

Si les premiers n'utilisent que la dénomination « free-base », les seconds utilisent la dénomination « cocaïne base » ou « base », parfois la dénomination « crack ».

Observation au sein de l'espace festif

Comme l'a déjà démontré l'étude quanti festif de 2005, une partie des usagers de cocaïne ont expérimenté la forme base, et ceci quelque soit le milieu festif. Du point de vue des profils sociologiques des usagers de cocaïne basée, les lignes de césure ne sont pas si nettes que ce que l'on pourrait croire.

Tableau 2. Expérimentation et usage au cours du dernier mois de poudre de cocaïne et de cocaïne basée (crack ou free-base) selon les quatre groupes d'affinité composant l'espace festif « Musiques Electroniques » en 2005 (en %)

	Ensemble	Alternatif	Soi.Urbaines	Clubbing	Select	p
Nombre d'individus (N)	1 496	476	398	430	192	
Expérimentation : au moins une fois au cours de la vie						
Cocaïne poudre	62,6	81,2	59,4	51,4	48,4	0.0001
Cocaïne base	20,6	41,1	15,4	9,4	6,8	
Usage actuel : au moins une fois au cours du dernier mois						
Cocaïne poudre	34,8	50,0	27,1	27,9	27,1	0.0001
Cocaïne base	6,1	13,4	4,5	1,4	1,6	

Source : Quanti Festif OFDT/GRVS 2005 ; Reynaud-Maurupt & al, 2007.

Les observations ethnographiques sur le site indiquent que tous les types de populations qui consomment de la cocaïne observées via l'espace festif sont vulnérables à l'expérimentation voire à l'usage régulier de cocaïne basée.

Dès 2004, le rapport TREND toulousain indiquait une visibilité de plus en plus importante de l'usage de la cocaïne basée chez les usagers « festifs » ou « insérés ». A l'époque, Toulouse connaissait de façon globale une évolution sensible de la consommation de cocaïne. Cette évolution à la hausse de la disponibilité et de l'accessibilité à la cocaïne s'accompagnait d'une augmentation de la consommation sous sa forme basée nommée « free-base ». A l'époque comme aujourd'hui dans ces groupes de population, il n'est jamais question de « crack »¹³.

Concernant ces groupes de populations, les typologies d'initialisations d'usage ou les formes d'approvisionnement ont relativement peu changé en 8 ans. Les groupes d'usagers observés

¹³ Escots S., 2005, Investigations sur les usages de cocaïne, in Phénomène émergent concernant les drogues sur le site de Toulouse en 2004, Rapport TREND

ne sont pas les mêmes mais ils ressemblent trait pour trait aux profils décrits dans la note 2005¹⁴.

Ces usagers débutent des consommations de cocaïne par voie nasale principalement lors d'espaces/temps festifs, soit dans un processus de distinction classique, soit simplement pour les effets psychotropes de ce produit. Parallèlement, parmi ces usagers, certains pour des raisons diverses font des « pipes » de free-base. Les citations concernant ces sous-groupe d'usagers, engagés dans un usage plus à risque avec la cocaïne, n'ont jamais cessé de progresser depuis. Toutefois les dispositifs de soins et de réduction des risques n'ont jamais réellement repéré ces usagers.

Ici, la consommation de « free-base » concerne essentiellement des consommateurs de cocaïne qui transforment leur cocaïne. La transformation de la cocaïne chlorhydrate en caillou de free-base implique de pouvoir disposer de quantité un peu plus importante car l'opération chimique détruit en partie le produit de coupage ce qui diminue d'autant le volume du produit initial. Ce procédé de « raffinage » a pour objectif de consommer de la cocaïne à « l'état pur », ou du moins un produit plus concentré, via une voie d'administration plus directe (fumée). Il apparaît clairement ici que les contextes et les fonctions d'usage plus du côté de la « défonce » sont très différents de ceux de la cocaïne chlorhydrate. Notons ici que lors du processus de transformation, une mauvaise qualité de départ peut compromettre la « cuisine » (voir film réalisé dans le cadre de l'investigation).

Usagers opportuniste et usager réguliers

Deux grandes catégories d'usages se dégagent : les usagers opportunistes et les usagers réguliers.

Les usagers *opportunistes* sont des usagers de drogues, et de cocaïne en particulier. Ce groupe d'usagers de « free-base » consomme au hasard de la rencontre d'un contexte de session d'usage de « base ». Les préparations de base sont réalisées sur le moment de la session de consommation dans la majorité des cas. Ils ont entre 20 et 30 ans, sont insérés, connaissent les risques avec les drogues et sont vigilant à réguler leurs usages. Les sessions de consommations restent espacées car elles sont déterminées par des contextes exclusivement festifs.

En regard, des usagers expliquent que les consommateurs *réguliers* de « free-base » qu'ils connaissent sont souvent plus âgés, entre 25 et 35 ans. D'abord usagers *opportunistes*, les problématiques de craving vont progressivement rapprocher les sessions de consommation pour ces usagers. La dimension économique régule la rythmicité des sessions d'usage jusqu'au moment de bascule ou les sessions peuvent devenir quasi-quotidienne. Dans ce dernier cas de figure, le contexte festif a disparu depuis longtemps au profit d'une toxicomanie extrêmement violente. Pour cette jeune femme, « avec mon copain, on a commencé en free party, de temps en temps, (...) jusqu'au moment où tu as peur. Tu te rends compte que tu vis chez les parents de ton mec, que tu passes ta journée à fumer des pipes toute la journée, voire même à te faire livrer ta coke ».

Souvent dans ce cas, l'usager *régulier* de « free-base » est souvent un revendeur de cocaïne. L'usager revendeur coupe la cocaïne pour dégager sa propre consommation. En effet, à part pour des populations hyperinsérées (1 citation), le coût de l'usage régulier de free-base ne peut être financé par des revenus classiques. Il est nécessaire de vendre des drogues, et de

¹⁴ Ibid

la cocaïne en particulier, pour pouvoir financer sa propre consommation. Sur ce point plusieurs observations indiquent que des semi-grossistes de cocaïne (50 à 100 grammes par semaine) « *sont tombés dans le piège de la base* » (usager revendeur de cocaïne). Ce phénomène est aussi décrit par certains professionnels de CSAPA qui reçoivent ce type d'usagers lors d'orientations par la justice.

Il est important à ce stade de noter qu'une session de base pour des usagers opportunistes comme pour des usagers réguliers peut rapidement atteindre un volume important de cocaïne. Pour cet usager, « *tu peux facilement consommée 10 grammes dans la soirée (...)* Après tu ne consommes pas seul, les pipes tournent mais bon ça va vite ». A 80 euros le gramme, la soirée peut coûter cher. Si cette dimension est importante à souligner, c'est qu'elle détermine les profils des usagers.

Appartenant au milieu alternatif ou à l'opposé au milieu sélect, précaires, insérés ou hyper insérés, les usagers de free-base, car rappelons le c'est seulement de cette dénomination qu'il s'agit ici, autorégulent leur problème de consommation, soit par l'usage d'opiacés ou de cannabis, soit pas un auto sevrage strict, très difficile a mené à terme. L'alcool est aussi très présent dans ces polyconsommations, mais plus dans une co-consommation que dans un rôle de régulation.

Les formes de dépendances surprennent ces usagers qui subissent des compulsions extrêmement fortes. Les dommages somatiques, cardiaques en particulier, sont totalement sous estimés. Pour cet usager « *des tachycardies, oui, on peut dire cela, mais bon c'est aussi un signe que c'est du bon produit, ça fait partie de l'effet* ».

Perception différenciée entre Crack et Free-base

Au sein de l'espace festif, le crack et le free-base restent pensés comme deux produits distincts particulièrement pour les usagers de free-base. Un système de représentation qui attribue à la forme *free-base* toutes les vertus pour consommer une cocaïne pure met à distance toutes les problématiques en lien avec l'usage de *crack*, connues en d'autres lieux. Devant cet état de fait, les investigations se sont portées sur la persistance de ces modes de représentations chez les usagers.

Selon les observateurs ethnographiques, la plupart des usagers de drogues continuent de penser, que crack et free-base sont des produits différents, et que le second est « moins dangereux » que le premier. Le discours de l'usager régulier de free-base qui met en garde contre les effets néfastes du crack, qu'il estime n'avoir jamais consommé, continue d'avoir cours aujourd'hui.

Il y a deux types d'explication en vigueur :

Différence au niveau du ou des produit(s) chimique(s) qui sert à fabriquer la base ou le crack.

Dans le premier discours, cocaïne basée et crack sont deux drogues issues de la cocaïne. Ce qui fait la différence c'est le produit avec lequel l'usager va transformer la cocaïne pour pouvoir la fumer.

Les entretiens auprès des usagers de free-base indiquent qu'une part d'entre eux savent comment « *on base de la cocaïne avec l'ammoniaque ou le bicarbonate* », quand au crack, ils

pense que *« c'est le même procédé mais ne se souvient plus exactement du produit nécessaire pour fabriquer le crack »*.

Cet informateur habitué de la cocaïne et de la base explique que *« la base, c'est de la cocaïne (...) soit tu le fais avec de l'ammoniaque, ou soit avec... je sais plus, un autre truc, donc ça, tu fais de la coke pure »*. Alors que le crack *« c'est de la coke plus de l'ammoniaque, plus le truc que je te dit, c'est le mélange des trois, ils font des cailloux et ça devient orange/jaune »*. Un autre usager polyconsommateur aux frontières des espaces festifs et urbains, qui a connu une expérience ponctuelle de consommation de cocaïne basée, indique que la base s'obtient en travaillant la coke avec de l'ammoniaque et explique concrètement le procédé de fabrication : *« tu prends une petite cuillère, tu mets la coke avec de l'ammoniaque, tu chauffes, puis ça bout, ça fait des petits cristaux, des petites boulettes, après tu prends une petite bouteille pour faire ta pipe, voilà... »* Tandis que pour le crack, il pense mais sans être tout à fait sûr que c'est du *« bicarbonate de potassium »*, quand au procédé de fabrication pour le crack, il ne sait plus s'il se fabrique directement à partir de la coke ou si c'est à partir de ses *« détritrus »*. En fait, cette notion de *« détritrus »* associée au crack, constante dans les discours, trouve son origine dans la deuxième explication.

Différence entre crack et base issue du procédé de fabrication de la cocaïne.

Dans ce type de discours, crack et base ne sont pas issue exactement de la même matière comme c'était le cas précédemment. C'est lors du procédé de fabrication de la cocaïne que la différence s'établit.

A la question crack/free-base, d'autres usagers expliquent les étapes de la fabrication du chlorhydrate de cocaïne : *« Première étape : on part des feuilles de coca séchées, on les mélange à du kérosène ou de l'essence et de la chaux vive sur le feu. Deuxième étape : On écrase puis on filtre pour éliminer les débris de feuilles. On mélange à nouveau le tout à de l'acide sulfurique plus du permanganate de potassium. Troisième étape : Seconde opération de filtrage et deux ensembles apparaissent : une espèce de résidu brunâtre qui reste dans le filtre qui va servir à fabriquer le crack des pauvres et ce qui a été filtré est mélangé à de l'ammoniac et de l'acide chlorhydrique, un précipité blanc se forme, c'est la pasta, de la coke pure à 90 pour cent. Cette pasta va être encore travaillée avant de prendre la forme de cocaïne qui sera consommée »*.

Ici, le crack est obtenu dans les premières étapes de la fabrication de la cocaïne, à partir du résidu d'un mélange de feuilles de coca et de produits chimiques. La future cocaïne, c'est ce qui a été filtré, tandis que ce qui reste dans le filtre, donc le résidu, cette matière informe et de couleur brunâtre, va être consommée en tant que crack. Il semble alors que l'idée de déchet associée au crack vient de cette confusion entre crack et bazuco.

Des représentations extrêmement floues

Ainsi, face à ce « méli-mélo » explicatif, chacun retient ce qu'il peut entre ces deux explications, ce qui parfois peut aboutir à des propos confus :

« En vrai, c'est pareil que la base, c'est juste que, si tu veux le crack, il est fabriqué industriellement avec des déchets de coke et il est moins concentré que la base. Quand tu bases ta coke, tu fabriques ton crack en fait. Le truc c'est que comme le crack, il est fabriqué avec de la merde et l'idée c'est qu'en plus, il est de moins en moins concentré puisque c'est tellement addictif. » Bref, on comprend pas grand-chose, le crack c'est pareil que la base sauf que ça rien à voir... La différence entre le crack et la base reste finalement assez floue et

malgré les incertitudes et les confusions, une « vérité » demeure et ce, de manière inébranlable : le crack, c'est les déchets de la cocaïne et la base («ou free bas »), c'est de la cocaïne purifiée. Quelle que soit l'explication et son degré de clarté, on revient toujours au même schéma : crack/industriel/déchet contre base/coke/concentré. D'où l'association du free-base avec la notion de pureté. Ainsi, dans l'imaginaire, il y a le crack pour les pauvres et du free-base pour les privilégiés.

Et pour preuve de ce qu'ils avancent, les informateurs rappellent que les dealers ont l'habitude de baser la coke pour vérifier la qualité : « *en fonction de la pureté de la coke, ça ressort à 1 gramme, 0,9 si elle est vraiment bonne, sinon à 0,5, 0,6. En fonction de la pureté, la base, ça ressort en plus ou moins grande quantité.* » Si le fait de baser permet de déceler la proportion de coke pure par rapport aux autres produits, alors lorsque l'utilisateur base sa cocaïne, c'est pour enlever via un procédé chimique les produits toxiques rajoutés qui ont servis de coupes. Baser la coke revient à faire le travail inverse de coupe comme si l'utilisateur remontait la chaîne de distribution en neutralisant les produits toxiques rajoutés. On est vraiment dans le mythe du contrôle de sa consommation, si ancré dans les esprits. C'est sûrement pourquoi, les usagers parlent de « cocaïne purifiée », dans leurs esprits, lorsqu'il fume la base, c'est comme s'ils consommaient de la coke pure, directement issue de la « pasta », comme si en quelque sorte, ils étaient à la source de la production.

La croyance est ici inébranlable. Tous opposent l'argument du coût : la cocaïne, c'est une drogue qui est chère et puisqu'il en faut beaucoup pour faire de la base, ce ne serait pas du tout rentable pour un dealer de faire ce business là, vu le prix où il vend son crack.

Toujours pour expliquer la différence entre le crack et la base, des informateurs en arrivent à aborder la figure du vendeur de crack : « *En fait, le crack c'est vraiment un truc qui a été inventé par les dealers, enfin c'est pas une drogue en elle-même vraiment, et donc au départ le truc de base pour t'agripper un client au crack, c'est d'abord tu vend un crack assez fort et pas chère et petit à petit, tu diminues la concentration de substances actives dans les cailloux que tu lui vends, de toute façon, au bout d'un moment, il est tellement en manque, tu l'as rendu en manque parce qu'au départ il avait les moyen de se payer sa défonce et plus ça va et moins il les a, et au bout d'un moment tu te débrouilles pour qu'il s'endette auprès de toi. Il te doit 150/200 euros. A partir du moment où il te doit 200 euros, il est grillé partout sur la place, et de toute façon il y a que toi qui peux aller voir. Ben là, t'as une rente, donc le mec, toute sa tune, tu vas lui piquer et tu lui vends de la merde, donc voilà, le crack c'est.... »*

Les discours sur les dealers sont bien sûr perméables à l'imaginaire des drogues. Ainsi, ce n'est pas étonnant de constater la mauvaise réputation du vendeur de crack si l'on se réfère à ce que représente cette drogue au sein de l'espace festif. Le mauvais dealer, c'est celui qui vend des produits de bas de gamme dans une optique de rentabilité maximum. Le bon dealer, quant à lui, assure une prestation de qualité en respectant à la fois les doses et la pureté du produit pour que le consommateur obtienne uniquement les effets qu'ils souhaitaient ressentir et pour lesquels, il a payé.

Observation au sein de l'espace urbain

Si les observations dans l'espace festif sont nombreuses, assez faciles à décrypter, celles de l'espace urbain sont plus complexes. Des dénominations multiples, des profils sociaux hétérogènes, une figure classique du cracker qui trouble les observations des professionnels de terrain sont autant d'éléments à l'origine de signaux parfois incohérents, voire

contradictoires. Un constat est partagé par les usagers, les professionnels de la réduction des risques et les ethnographes, les choses évoluent sur le site en la matière.

Usagers

La figure classique du cracker reste à la marge

En 2009, les rapports ethnographiques de l'espace urbain décrivent la revente de « crack » dans deux quartiers de Toulouse, connus pour le trafic de stupéfiants. Depuis ces observations très documentées à l'époque n'ont jamais pu être reproduites.

Toutefois, en 2010, les investigations confirmaient une nouvelle accessibilité à la cocaïne basée sous la dénomination « crack » pour des personnes en situation de précarité. Plusieurs observations ethnographiques indiquaient une porosité entre les milieux de l'espace urbain « *et des personnes appartenant à une partie de la communauté afro-antillaise qui consomment et revendent du crack* ».

Pour les observateurs du champ spécialisé qui reçoivent très peu des populations ayant le profil type du cracker, il était difficile d'en dire plus. Pour cet intervenant en CAARUD, « *ce sont 2 ou 3 cas, bien documentés, mais peu nombreux* ». D'autres professionnels de la santé de première ligne décrivent des personnes issues d'une partie de la communauté afro-antillaise qui n'envisage la cocaïne basée que sous la dénomination crack. Il n'est pas étonnant par ailleurs que ce soit ce type de dispositif de santé de première ligne qui documente ces populations tant la dimension de vulnérabilité sociale prédomine les questions de santé pour ces usagers¹⁵. De plus, notons que pour la plupart des observateurs, l'usager de crack ne peut correspondre qu'à la figure sociale classique des usagers de la caraïbe, de New-York et du Nord-Est parisien. De ce fait, sans ce stigmate social, le repérage n'est pas fait.

Les figures traditionnelles consomment aussi de la cocaïne basée

Le crack en tant que molécule n'arrive pas à Toulouse. Des signaux dès les premières investigations TREND repéraient l'usage de cocaïne basée au sein de populations précaires et plus particulièrement chez des femmes prostituées. Aujourd'hui comme par le passé, les injecteurs de cocaïne utilisent régulièrement la base pour réduire les problèmes somatiques en lien avec la détérioration de leur système veineux. La cocaïne basée est donc présente sur le site depuis longtemps. Actuellement, c'est le cadre sémantique qui évolue sur le site. Comme le dit un acteur de réduction des risques « *le crack et le freebase, c'est la même chose sauf que ce n'est pas la même chose...* ».

En approfondissant les entretiens avec les différents acteurs de la réduction des risques et de la santé communautaire, il apparaît que d'autres types de populations que celle portant le stigmate du cracker, plus traditionnelles du site, sont aussi utilisateurs de cocaïne basée sous son nom « crack ». Des cas de jeunes en situation d'errance, des héroïnomanes substitués ou des usagers de cocaïne par voie veineuse sont repérés comme utilisant de la cocaïne basée. Au sein de ces populations, si le terme crack est nouvellement employé pour qualifier le produit qu'elles consomment, même si le terme de cocaïne basée reste la domination la plus employée. Notons ici que pour les observateurs ethnographiques et de la réduction des risques, il y a une corrélation entre l'évolution des dénominations vers le

¹⁵ C.f. Sudérie G., États des lieux concernant les usages des drogues à Toulouse Graphiti/OFDI, Janvier 2011 (p.58)

terme crack et la hausse du nombre d'usagers de cocaïne basée qu'ils repèrent dans leur file active.

Comme dans l'espace festif, les usages peuvent être *opportunistes* ou *réguliers*. Comme dans l'espace festif, les usagers revendeurs sont ceux qui sont repérés comme les plus inscrits dans ce type consommations.

Si en 2009, les descriptions du trafic ressemblaient trait pour trait au modèle classique (épiphénomène surement sur estimé à l'époque), les investigations ethnographiques en 2011 et 2012 indiquent des modes d'achat et de vente atypique. Le crack parfois appelé comme tel, parfois appelé cocaïne basée, peut se vendre au gramme, relativement cher pour les populations de cet espace. Pour cet usager, « *il faut 80, voir 100 euros, pour avoir accès à « pas tout à fait » un gramme de crack* ». Certains acteurs de la réduction des risques confirment ce relevé de prix, de même que cette forme de trafic de revente au gramme. Si en 2009, le repérage du commerce de galette ou de « pipe » avait interrogé le pôle TREND au point d'en avoir conclu trop rapidement à l'émergence de phénomène, en 2011 et 2012 cette situation n'est décrite qu'une seule fois par un revendeur antillais. Toutes les autres négociations autour du prix et de la quantité achetée se font en gramme, dans des groupes d'usagers « traditionnels » de l'espace urbain. Après trois ans d'observations, il apparaît que s'il y a une évolution concernant la cocaïne basée, ce n'est pas l'émergence du modèle traditionnel, mais bel et bien une acculturation du phénomène.

Multiples dénominations de la cocaïne basée

Concrètement, il n'y a pas de marché de crack à Toulouse. Du moins, les investigations ne révèlent pas assez d'éléments de preuves pour l'affirmer. Toutefois, le terme de crack est attribué, soit à des produits basés par leur utilisateur, soit dans une moindre proportion à des produits vendus aux grammes. Notons que seul une petite partie des usagers repérés dans l'espace urbain utilise le terme crack pour ce produit alors que la majorité le nomme « cocaïne basée » ou « base ». Ces observations issues de l'ethnographie et des professionnels de la réduction des risques, interrogent la définition initiale entre crack et free-base. La notion de « cocaïne basée », ou de « base » vient chambouler les cadres établis par les experts.

Au delà des questions de sémantique, ce qui conforte l'hypothèse d'une évolution du phénomène autour de cette question est le processus de diffusion de cette forme sémiotique de la cocaïne basée dans différents groupes d'usagers. En effet, au-delà de différents cas recensés par tels ou tels acteurs, c'est la diffusion de l'utilisation de terminologie crack hors de ce « profil type » qui a révélé la présence de cocaïne basée sous sa dénomination crack sur le site. Ce phénomène n'est pas seulement une nuance sémantique. Consommer du « crack », de la « cocaïne basée » ou du « free-base » ne s'inscrit pas dans la même cosmogonie et modifie l'approche du risque, ou l'affiliation identitaire des ces usagers. Comprendre le sens que les usagers donnent à leurs usages est déterminant pour envisager des réponses en termes de prévention, de réduction des risques et de soin. Dans les entretiens réalisés auprès des usagers, il n'est pas question pour eux d'utiliser un kit crack pour consommer leur cocaïne basée. Pour d'autres peu importe, crack, cocaïne basée, free-base, c'est la même chose, donc aucun problème si le CAARUD propose des kit crack. « *En même temps dans le kit crack, on utilise pas tout, c'est dommage, on jette des trucs, la lame par exemple* » dit un usager. Ceci confirme que les pratiques de

consommations ne sont pas celles à partir desquelles ce kit a été élaboré. Là encore, un processus d'acculturation est à l'œuvre.

A la fin de l'année 2012, une équipe CAARUD indique la popularité du « kit base » qu'ils ont constitué : *« au début on l'appelait kit crack, c'était à la demande des usagers, on en distribuait un certain nombre, mais comme ça coûtait cher, on n'en avait pas tout le temps (...) Puis on a décidé comme on le fait déjà pour les kit pour l'injection de mettre en libre service les différents outils, pipe, alu... De ce fait, d'autres personnes s'en sont saisies et pour cela c'est « un kit base », on a les deux populations, crack et base, qui coexistent et parfois cela génèrent lors de débats houleux... »*.

Conclusion : le « crack » de province, un nouveau modèle ?

Au sein de l'espace festif, le phénomène de consommation de cocaïne basée est relativement stable. En effet, depuis le milieu des années 2000 et l'investigation spécifique cocaïne de 2005, les profils des usagers de cocaïne base ont largement été décrits. Les travaux du GRVS tant sur les espaces festifs que sur les usagers « cachés » de cocaïne avaient décrits de manière approfondie les profils et les processus d'inscription dans ce type d'usage. Les investigations actuelles confirment que rien n'a fondamentalement évolué sur ce point, que ce soit en terme de consommation qu'en terme d'absence réponse publique adaptée. La ligne de fracture nette au sein de ces populations entre crack et free-base implique une réponse spécifique en terme de prévention, de réduction des risques ou de soins sur le free-base. Utiliser un « kit crack », c'est convenir que l'on consomme du crack. Dans cet espace, il est sûr à la vue des discours recueillis que de nouveaux modèles sont à inventer.

Concernant l'espace urbain, des réelles évolutions sont à constater, même si celle-ci sont à l'état embryonnaire. En effet, il apparaît clairement que sur le site, concernant le crack, un processus d'acculturation est à l'œuvre. Les usagers toulousains de crack, exclusivement repérés dans l'espace urbain, n'ont « importé » qu'une partie de la mythologie du crack. En effet, la consommation de cocaïne basée n'est pas un nouveau phénomène sur le site, même pour les populations de l'espace urbain. La réelle nouveauté c'est le sens donné à ces consommations.

Pour les acteurs de la réduction des risques, *« on parle de crack alors qu'avant on parlait de cocaïne-base, voire de free-base »*. La difficulté pour les observateurs ethnographiques ou les professionnels du champ est que les usagers n'adoptent pas la définition classique du crack. En d'autres termes, cet usage de crack est différent du modèle connu par tous les experts et issu du modèle antillais, new-yorkais ou de la rue Myrha. Il n'est pas question ici de galette, de pipe, d'achat à des modous. Il s'agit de consommer du crack, via un modèle et une organisation du marché déjà existant. Les usagers achètent des grammes de crack à des connaissances qui ont créé une offre adaptée à une demande spécifique. Pour ces polyconsommateurs, ce crack prend sa place dans une organisation des usages très déterminée par l'injection de Subutex®.

Si à Toulouse, on cherche la figure classique de la consommation de crack avec ses conséquences, on ne le trouvera pas. À l'inverse, si on écoute ce que les usagers ont à dire, il apparaîtra que le crack ou la cocaïne basée, peu importe sa dénomination, commence à prendre une réelle place dans les typologies d'usage auprès des populations précaires de l'espace urbain.